

point in his life and the first chapter of the second volume might easily have been the last chapter of Volume One. The same meticulous care and the same scholarly caution are characteristic of Sifton's last years in office and as a senior statesman.

For all his restraint, the author wants to believe that his subject was a man of exceptional political importance. "The power that Clifford Sifton wielded in the Liberal government", he writes, "stemmed not only from the strength of his intellect and the breadth of his grasp of the issues confronting the administration; it was firmly rooted in his mastery of both tactics and the strategy of political organization in Ontario and the West (p. 145)". His grasp of the issues, however, as the author makes clear, did not go much beyond the trite assumptions of a North American businessman committed to private exploitation of the continent's natural resources. He used the rhetoric of national unity but he had no sensitivity to the aspirations of French Canadians, had little sympathy for western regionalism, and none for the poor. Nor is there much evidence of his contribution to party policy. His name is not attached to any restructuring of tariffs or freight rates or even of any major changes in the pattern of western settlement. He was a man of action, a pragmatist who had the good luck to be Minister of the Interior when the tide could flow to the "last best west." His vigour and his commitment to getting settlers on the land made him a good Minister for his time but there was nothing very original about his policies. As for his political tactics, they were largely restricted to the use of patronage to reward his supporters and to punish his opponents. The author has no affection for the man and shares neither his individualism nor his materialism; in trying to be fair to Sifton he has made him part villain and part hero but has not succeeded in making of him an interesting or convincing human being.

Part of the difficulty is that this study is, in the author's words, "essentially a political biography (p. ix)." The Sifton papers unfortunately provide little information about his personal or his business affairs. Hall has pieced enough information together to show that Sifton was more speculator than entrepreneur and that he continued to invest in speculative ventures while he was in office. But it is difficult to sustain interest in a political biography for the years when Sifton was not an active politician, and he was out of office by 1904, out of the House by 1911, and was never a close adviser of either Borden or King.

To a social historian the author's restraint can be almost exasperating. We were told in the first volume that Sifton was a Methodist who took his religion very seriously (I, p. 23). But did his Methodism link him in any way with the social gospel movement or with social charities and how did it compare with that of Joseph Flavelle or Newton Rowell? The relevance of his religion to his private or public life is never discussed. Closer to the political focus of the book are Sifton's views on Canada and the Empire. Sifton's views on autonomy are clearly developed but what are we to make of a populist from Brandon whose passion for Irish hunters and riding to the hounds suggests an identification with the gentry of the old world? A greater curiosity about the social context might not have added much to a study of Sifton's political career but it would at least have told us more about the man and his times.

H. Blair Neatby  
Carleton University

\* \* \*

JEAN HAMELIN, NICOLE GAGNON — *Histoire du catholicisme québécois III : le XX<sup>e</sup> siècle, tome I, 1898-1940*. Montréal, Boréal Express, 1984, 507 p.

Pour bien caractériser l'Histoire du catholicisme québécois (1898-1940), il convient peut-être de commencer par dire ce que ce livre n'est pas. On y chercherait en vain une histoire du sentiment, on dit aujourd'hui de la mentalité religieuse. On n'y trouvera pas davantage une étude de la pratique, sujet à la mode en France depuis un quart de siècle. Les masses anonymes surgissent certes

dans l'Histoire du catholicisme québécois, mais font irruption par le biais de l'action et de la réflexion des majors, ces prêtres, religieux et religieuses que le Québec produisait en quantité « industrielle » il n'y a pas si longtemps encore. L'histoire du catholicisme québécois est-elle plus que celle des célibataires des deux sexes voués à la prière et à la promotion de la croyance, dans un monde de moins en moins sensible à la transcendance? Si la religion est une réponse à l'angoisse de la condition humaine, parce qu'elle donne sens à la souffrance et à la mort, l'histoire de l'Eglise catholique à laquelle nous convient Gagnon-Hamelin aborde rarement l'étude du religieux dans sa spécificité. Préoccupés par les conditions sociales et par le style de catholicisme correspondant, les auteurs inventorient pour ainsi dire l'action d'un groupe « philanthropique » remué par la misère humaine, celle des ouvriers, des humbles, des pauvres, des éclopés de toutes catégories : vieillards, infirmes, jeunes orphelins, et autres laissés pour compte de la modernité industrielle. C'est la mission caritative de « l'Eglise » qui intéresse les deux historiens, la Welfare Church, ce catholicisme « social » étant implicitement assimilé à une « idéologie » du partage. Bref, l'Eglise, on le répète à maintes reprises dans cette synthèse, c'est les prêtres et les communautés religieuses, qui offrent aide matérielle, et parfois aussi dévotions, sans trop se soucier de la quête spirituelle de la base; du moins on ne voit pas celle-ci émerger d'un tableau où auteurs de bonnes œuvres, promoteurs de la foi, d'une morale, occupent la plus grande partie de la scène.

Ce parti pris pour une histoire de l'Eglise institution et pouvoir par opposition à une étude de la communauté des croyants, prêtres et simples fidèles, ne comporte pas que des désavantages pour quiconque veut comprendre la médiation religieuse dans le devenir de la société globale. En mettant l'accent sur la dimension socio-politique de l'action des personnels ecclésiastique et religieux, les auteurs ont réussi à mettre en relief le rôle humanisant des robes noires, tout en demeurant à respectable distance des vues anticléricales ou intégristes. Car cette saisie passionnée du passé clérico-religieux est toujours bien vivante dans la conscience des artisans de la « révolution tranquille », et dans les rangs clairsemés des survivants d'un autre âge que les premiers combattaient avec fougue et conviction, il y a quinze ou vingt ans. L'absence de procès d'intention à l'endroit de « l'Eglise » n'est pas le moindre mérite de ce livre rédigé en toute sérénité sur un aspect du passé qui éveille encore soupçons, hargne ou nostalgie. Pareil tour de force enfin, possède l'incomparable avantage d'éviter toute polémique sur un sujet « chaud »; la fresque ne froissera personne, de la minorité catholique plus ou moins fervente de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, aux anticléricaux, agnostiques et rarissimes athées militants de l'intelligentsia contemporaine.

Un long chapitre d'introduction présente les multiples liens qu'entretiennent « l'Eglise » et la société globale. Une connaissance remarquable de l'institution caractérise l'exposé. La dépendance de Rome, l'organisation de l'Eglise, les coordonnées démographiques et économiques du milieu, la stratification sociale constituent la mise en scène des rapports Eglise et société. Alerté et imagé, le style annonce des formules élégantes. Pour présenter la perception des rapports de classes, les auteurs écrivent : « Institué chef du protocole, un habitant disposerait les invités de la façon suivante : 1. les prêtres, 2. les membres des professions libérales, 3. les politiciens, 4. les hommes d'affaires ». Placée à la table d'honneur, « l'Eglise » est une puissance politique. Elle dispose de ressources humaines et matérielles infiniment supérieures à celles de l'Etat provincial : 200 fonctionnaires œuvrant au sein de l'appareil politique québécois cependant que l'Eglise compte 10 000 prêtres, religieux et religieuses au seuil du XX<sup>e</sup> siècle. En plus d'avoir « la haute main sur le système scolaire francophone », l'Eglise a mis sur pied un imposant réseau d'assistance : « une quarantaine d'hôpitaux et d'asiles, des dizaines d'institutions spécialisées », financées en partie par les revenus de son capital immobilier. Si l'on connaît assez mal la qualité de la foi, il y a lieu de présumer un christianisme foncier, reflété dans l'aisance relative du recrutement sacerdotal et religieux. « Que la société ne connaisse pas de grave crise de rejet reste alors révélateur des affinités qui existent entre le catholicisme de l'époque et les attentes de la société ».

Le chapitre I intitulé « Le domaine » fait un survol de l'organisation hiérarchique de l'Eglise catholique canadienne et québécoise : liens administratifs avec Rome, découpage en diocèses, états généraux des instances hiérarchiques lors du concile plénier de 1909. Les auteurs font un retour sur un thème banalisé par les synthèses d'histoire nationale : les écoles des minorités hors Québec. Ce

n'est pas la partie la mieux informée du livre ; pour évoquer les luttes franco-ontariennes, on aurait pu, ce me semble, mettre à profit les publications savantes de Robert Choquette ; sa thèse de doctorat, entre autres productions, fournit de meilleurs renseignements que le mémoire de maîtrise d'André Lalonde. En revanche, cette incursion auprès des franco-catholiques nous vaut des pages intéressantes sur les stratégies des catholiques irlandais : faire nommer des évêques de langue anglaise pour le service de tous les catholiques dans ce Dominion de l'empire britannique, voilà une belle manière de promouvoir l'assimilation des Acadiens et celle des francophones vivant à l'Ouest de l'Outaouais. Rome épouse les vues de l'épiscopat irlandais cependant que les évêques du Québec voudraient faire entendre le cri de ralliement nationaliste : la langue gardienne de la foi. Les auteurs laissent entendre que la bataille des sièges épiscopaux pourrait constituer un « récit événementiel (...) fascinant ». Peut-être dans la mesure où l'histoire événementielle compte encore beaucoup d'adeptes dans le grand public. Le livre, en fait, comporte une dominante événementielle ; les auteurs l'ont voulu ainsi, parce qu'ils s'adressent davantage au lecteur profane qu'à la communauté savante.

Le chapitre 2, « Les vigneron du royaume », nous convie à un admirable essai d'histoire sociale. Voilà une étude du personnel ecclésiastique dont l'élégance littéraire ne le cède en rien au tonus scientifique. Le chapitre débute par une prosopographie de l'épiscopat. La biographie collective du clergé séculier aborde le thème de la fécondité sacerdotale record des Québécois francophones, touche à la formation, au genre de vie du prêtre, à son profil de carrière, aux tâches pastorales et extrapastorales, à la rémunération suivant le type d'occupation (enseignement/pastorale). Les auteurs proposent une explication économique et psychanalytique de l'option sacerdotale qui renvoie aux postulats classiques. Se pourrait-il qu'en plus du désir de promotion économique et sociale, au-delà du défi à la loi d'échange matrimonial, en répondant au vœu d'une mère possessive, de jeunes hommes aient choisi le célibat sacerdotal pour l'amour de Dieu ? Les auteurs nuancent ailleurs cette étioologie à la mode pour rendre compte de la « surfécondité » des vocations féminines (p. 153 ss).

« Instaurare omnia in Christo », le troisième chapitre, montre cette copieuse milice à l'œuvre. La morale ascétique et mystique est prise d'assaut par l'éruption des valeurs hédonistes. Aux yeux des célibataires voués à la continence sexuelle en vue du Royaume, « l'invasion prend la portée d'un véritable cataclysme ». Les progrès de la nouvelle culture rendent caduques les vieilles stratégies de lutte contre l'esprit du « siècle ». L'accélération du changement met en relief la rupture entre les générations. « L'Eglise » dirige le combat du côté des jeunes. Aux adultes s'adresse le catholicisme dit social classique : syndicalisme confessionnel et autres organismes ou initiatives destinées à améliorer le sort du prolétariat ; la lutte anti-alcoolique prétend s'attaquer aux causes plutôt qu'aux effets de la misère ouvrière.

« La charge des choses » (ch. 4) ramène sur terre les soldats de la reconquête « religieuse ». Il est tantôt question des résistances de « l'Eglise », tantôt de ses ajustements à la modernité, au sein de l'appareil scolaire ou ailleurs. La mission caritative de l'Eglise trouve un nouveau terrain d'exercice avec la croissance des besoins d'assistance en milieu urbain, cependant que les organismes coopératifs et surtout les mouvements de colonisation semblent davantage répondre aux attentes des ruraux.

« L'âme du peuple » (chap. 5) invite le lecteur à deux itinéraires spirituels qu'exprime la nostalgie nationaliste face au changement culturel, celui du vécu des masses conquises par un produit culturel d'importation qui mine l'Héritage. Face à la « folie des modes », aux danses « lascives », à l'usage profane du dimanche, « l'Eglise » oppose une fin de non-recevoir en créant des « ligues » de toutes sortes. De la grande vague de libéralisation du marché des échanges sexuels qui secoue alors l'Amérique, le divorce n'a pas encore la faveur des catholiques franco-québécois demeurés fidèles aux interdits religieux, mais un début de contraception, timide et minoritaire, préfigure les grands changements qui viendront plus tard ; pour l'heure, « l'émancipation » des femmes est perçue par les prêtres comme une menace à l'institution familiale. Sous la rubrique « Gestion du sacré » (liturgie, pastorale, pèlerinages), la sphère proprement religieuse occupe la fin du chapitre.

« L'aube d'une civilisation urbaine » forme la dernière partie du livre, un survol des années 1930. La chrétienté est lézardée, l'édifice craque de part en part. La misère engendrée par la crise est telle que le Welfare Church ne suffit plus à la soulager. « L'Eglise » se trouve un nouveau fléau

à combattre : le communisme. Les auteurs racontent avec un luxe de détails l'action vigilante des prêtres qui préparent les meutes de la jeunesse catholique à l'assaut des foyers de « prédication » de l'extrême gauche. Il faut croire que l'infiltration est efficace et répandue puisque la police fédérale elle-même renseigne ces soldats du Christ sur les « zéloteurs » communistes et leurs terrains d'action. La modernité culturelle continue d'inquiéter. L'arsenal de combat se modernise : boudée à ses origines, la radio est utilisée pour mieux diffuser le message « religieux »; si, au début du siècle, le cinéma est condamné sans appel, il existe désormais un « bon » cinéma recommandé par des censeurs qui désignent, il va sans dire, les spectacles à proscrire et à combattre. La ligue catholique féminine se soucie de la décence du costume. La culture savante est revivifiée par les dominicains qui font office de pionniers des sciences humaines, cependant que les mouvements de jeunesse, encadrés par d'autres communautés, notamment les jésuites, veulent « remettre Dieu à la mode ».

Le résumé qui précède ne rend pas justice aux auteurs. Il faut lire ce livre captivant. Bien écrit, il est d'un commerce agréable et facile. A peine quelques coquilles bien de chez nous peuvent-elles distraire le lecteur scrupuleux. Sa curiosité est largement servie par un foisonnement de renseignements plus ou moins connus, rassemblés en un récit cohérent, ainsi qu'une habile mise en contexte par des auteurs qui nous font généreusement profiter de leur immense culture. A la communauté savante, le descriptif, l'événementiel et l'institutionnel qui dominent dans ce livre suggèrent de nombreuses pistes de recherche du côté des mouvements de longue durée. L'histoire classique quant à elle pourra y puiser de beaux sujets de monographies : à quand une vie du père Lacouture, du père Leflèvre?

Les spécialistes de la nouvelle histoire religieuse pourront peut-être regretter que le « catholicisme » soit peut-être ravalé au rang d'une idéologie. Faut-il s'en étonner? L'importance qu'a prise l'étude des idéologies au Québec conduisait presque fatalement à cette perspective. Or en dépit de son étroite parenté avec le discours idéologique, la religiosité offre à la quête du bonheur des itinéraires dont la pleine « réalisation » n'advient que dans un au-delà de la vie. D'où la prédilection des études religieuses pour les cimetières et les rites mortuaires.

Ne soyons pas trop sévères. Hamelin et Gagnon viennent de nous fournir une première version non confessionnelle du catholicisme. C'est énorme. Un réductionnisme plus ou moins conscient était probablement inévitable dans une première lecture-synthèse de ce qui a longtemps tenu lieu de culture pour la masse des Québécois de langue française. En voulant s'insinuer dans toutes les directions du profane, le prêtre lui-même n'a-t-il pas perdu de vue la spécificité du religieux? Gardien, défenseur d'une morale considérée non pas comme un prolongement mais comme un substitut de la foi, il s'est livré à une lutte sans merci contre un autre système éthique secrété par la modernité. La morale hédoniste dont vit notre fin de XX<sup>e</sup> siècle indique assez lequel des deux camps a triomphé. Dès lors peut-on s'étonner de la déchristianisation de l'après-guerre? La révolution sexuelle des années 1960 caractérise dans une large mesure l'avènement de la cité séculière occidentale. Au Québec, la déprérisation et plus encore la chute vertigineuse des « vocations » traduisent à maints égards le refus de l'abstinence sexuelle au nom du Royaume. Le contraste par rapport à l'époque décrite par Gagnon et Hamelin est saisissant. Evoquant ces premières décennies de notre XX<sup>e</sup> siècle, Guy Laperrière a perçu l'abondance des vocations comme un signe non équivoque de la vitalité religieuse des Québécois :

au XX<sup>e</sup> siècle, le catholicisme québécois a certainement été marqué par une aspiration à la perfection spirituelle [...] En voici un [...] exemple : le phénomène des vocations. Qu'elles fussent sacerdotales ou religieuses, toutes deux étaient mises sur le plus haut piédestal. Pour bien des parents, c'était le plus grand idéal dont ils pouvaient rêver pour leurs enfants. Il fallait éveiller les vocations, les cultiver, les protéger. Professions religieuses, ordinations ou premières messes, donnaient lieu à des fêtes mémorables. Les vocations étaient la gloire de la paroisse. Combien de prières n'a-t-on pas récitées en leur faveur, combien de sermons, combien de quêtes! Bien sûr, toutes n'étaient pas exemptes de motivations extra-religieuses [voir Gagnon-Hamelin], de la part des jeunes aux-mêmes ou de leur famille; on critique aujourd'hui l'âge précoce des recrues (16-20 ans), les méthodes de recrutement. Il n'en reste pas moins que le plus souvent, les entrées en religion étaient le fruit d'une ardente aspiration spirituelle, d'une volonté de consacrer sa vie à Dieu. Le nombre des vocations constitue un bon indicateur de la densité spirituelle du Québec.

(Guy Laperrière, « L'adaptation à de nouveaux modes de vie » dans En coll. *L'Eglise catholique et la société du Québec*, Musée du Québec, 1984, p. 169).

Serge Gagnon  
Université du Québec à Trois-Rivières

\* \* \*

C. HARDING, B. HINES, R. IRELAND and P. RAWLINGS — *Imprisonment in England and Wales: A Concise History*, London, Croom Helm, 1985. Pp. 308.

Traditional histories of law, crime and punishment have, with honourable exceptions (the Webbs, Rusche and Kirchheimer) been pitched between the picaresque and the legalistic, and all too often have simply assumed that the manifest shifts in the treatment of offenders have represented moral progress. Since the mid-nineteen seventies, in both Europe and America, a number of works have attempted to reclaim the territory for a more intellectually serious social history; in Britain the works of Ignatieff (*A Just Measure of Pain*, 1978); McConville (*A History of English Penal Administration 1750-1877*, Vol. I, 1981) and — for concepts rather than an entire theory — Foucault (*Discipline and Punish*, 1979) have been particularly influential in the sub-region of penal history. Between them they have provided a theoretically informed and socially contextualised account of imprisonment over the past two centuries, and in linking its growth and development to changes in class relations, the composition of the state and the progressive enfranchisement of the working class they have, however temporarily, pulled the subject of punishment and social order from the margins to somewhere nearer the centre of historical enquiry. The time was undoubtedly ripe for a secondary treatment of these developments.

*Imprisonment in England and Wales: A Concise History* attempts to fill this gap, (in relation to one legal jurisdiction) by utilizing not only the recent revisionist histories of the eighteenth and nineteenth centuries, but also earlier scholarship on the period prior to 1750. They acknowledge the massive influence of the above writers and claim that they aim merely "to bring together in one moderately sized volume a history of imprisonment from earliest times to the present, a history which is neither too detailed to deter the non-specialist, nor too superficial to be of any utility." Their factual data, although not as comprehensive as it might have been, are far from superficial, and in general terms it must be said that they achieve their aim. Nonetheless, the book does not entirely fulfill the criteria by which a secondary text should be judged, largely because of their failure to adequately confront the theoretical issues raised by the revisionist historians. They allude to them throughout the book, but even their concluding summaries of the "evolutionist illusion" and the 'dustbin' theory of imprisonment (prison seen as "a dumping ground for a varied collection of society's undesirables") cry out for further elaboration. They write lucidly, and abridge texts well, and the task would not have been beyond them. It was surely incumbent upon them to explain something more of the intellectual frameworks from which the new revisionist histories were generated, and in a book which is otherwise well referenced it is surprising to find no mention of Ignatieff's own reappraisal of the theoretical issues involved [in Bailey (Ed.) 1981, and Sugarman (Ed.) 1983].

The book is divided into four main sections; The Middle Ages (beginning with the 892-93 Law of Alfred, where British imprisonment is first mentioned); the Early Modern Period between 1500-1750; the period of the new penitentiaries (1750-1877); and the Modern Period dating from the centralization of the penal system to the present. Each section is organized slightly differently, around themes such as the functions of imprisonment in a given period, the prevailing philosophies of punishment, the organization and scope of the penal "system" (in the feudal period it was a decentralized mosaic of establishments, variously controlled, hardly a system at all) together with profiles of both the keepers and the kept, and the conditions they shared. Except for the absence of much comment on women prisoners, such themes and emphases are valid and informative.